

Alfred : (fin)

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 22

PDF erstellt am: **26.09.2024**

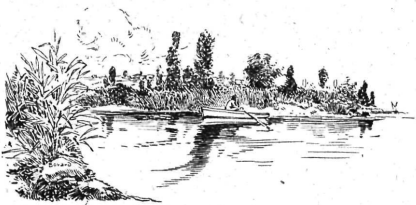
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



AU FIL DE LA VIE

Sérénade moderne.

*Au temps des joyeux troubadours
Et des troublantes châtelaines,
Chansons d'amour et cantilènes
n'étaient pas vaines
Ainsi que de nos jours.*

*Aux pieds des vieilles résidences
Où file une belle inconnue,
Le ménétrier, tête nue,
La voix émue*

*Déclame sa romance :
« Qui guérira mon mal d'amour ?
Un seul regard de vous, madame,
Peut ressusciter en mon âme
L'ardente flamme
De mon premier amour.
Et tandis qu'il chante câlin,
Dans l'encadrement d'une ogive
Une châtelaine pensive
D'une main vive
Jette une branche de jasmin.*

*Oh! les bonnes chansons d'antan
Qui séduisent le cœur des belles
Tant, que les cœurs les plus rebelles
Battaient d'une aile
Le soir en y rêvant.
Mais moi qui chante vainement
Tour à tour mes plus beaux poèmes,
Je n'ai pas, de celle que j'aime
Obtenu même
Un regard bienveillant.*

Retours.

*J'aime les retours clairs dans les trains lumineux
Ces passages, la nuit, vertigineux dans l'ombre
Où les trains vont pareils à des flèches de feu
Illuminant d'éclairs les paysages sombres,*

*Où blotti dans un coin des clairs compartiments
On songe à tous ceux-là qui joyeux vous attendent,
Aux bras tout grands ouverts et qui vers vous se ten-
[dent
Là-bas, dans la grand'ville aux doux enchantements.
J'aime les retours clairs, dans les trains, par les
[champs.*

A un ami dont de Vigny a fait inconsciemment
son disciple.

*Tu serais à ce point sceptique
sur les fins de l'humanité,
que tout n'est que banalité
hormis l'Amour et la Musique ?*

*Et sans avoir vécu, sans croire
A rien qui ne soit Elle ou Toi
Tu fermerais ta Tour d'Ivoire
Pour y rester à jamais coi ?*

*Non. — C'est un droit que n'a pas l'homme
de s'enfuir avant le combat.
Car il n'est de mérite en somme
que de mourir où l'on se bat.*

R. MOLLES.

Dare, dare. — Un voyageur, une vieille dame et un
petit chien bargeux sont enfermés dans un wagon
de première classé. Le chien aboie, hurle, jappe, etc.
Impatent, le monsieur allume un cigare et se met
à fumer à la portière.

Après plusieurs accès de toux significatifs, mais
inutiles, la dame, sans mot dire, arrache le cigare
de la bouche du monsieur et le jette sur la voie.

Le voyageur prend flegmatiquement le chien par
la peau du cou et l'envoie par la portière rejoindre
le cigare.

— Rapporte, Azor, rapporte, dit-il tranquillement.

NAPOLÉON Ier à LAUSANNE

BIEN loin que cela me « déplaie », je suis
enchanté de voir que mon petit article sur
les Souvenirs napoléoniens à Lausanne
(écrit en vue de la *Gazette des Etrangers* et dont la
Rédaction du *Conteur Vaudois* m'a fait l'honneur de
désirer la reproduction dans ses colonnes) ait sus-
cité des renseignements complémentaires. Je n'ai eu
nullement la prétention d'avoir épuisé le sujet ni
d'avoir cité les souvenirs napoléoniens qui peuvent
exister à Lausanne dans les collections particulières.
J'en connais aussi quelques-uns, mais on ne peut
tout dire dans un article et je me suis borné, dans
le mien, à signaler les choses que le grand public
peut ou pouvait voir.

L'idée que suggère M. C. P.-V. est intéressante et
mérite certainement d'être examinée. Tous les amis
de l'histoire locale le remercieront de sa suggestion.
G.-A. B.

BOURLA-PAPAI OU BOURLA-PAPEY ?

On nous écrit :

« Au cours d'un article consacré à Louis Reymond
et paru le 2 décembre 1911, le *Conteur* orthographiait
bourla-papai, tandis que nous trouvons, dans la no-
tice historique dédiée à la jeunesse des écoles vau-
doises, le 14 avril 1903, et rédigée par M. Paul Mail-
lefer, un chapitre intitulé « Les Bourla-papey ».

» Nous serions vivement reconnaissant à quelque
collaborateur patoisant du *Conteur* de vouloir bien
trancher à notre intention cette importante question
de linguistique. A. A. »



ALFRED

(Fin.)

Et voici qu'un beau matin, il arrive dans le verger
armé d'un grand fouet — du grand fouet que son
papa emploie pour exciter les chevaux attelés à la
charrière. C'est un beau fouet à long manche jaune,
portant une belle lanière de cuir terminée par une
solide ficelle, un fouet dont on peut tirer des claque-
ments merveilleux en le manœuvrant d'une seule
main.

Désormais Alfred montera une garde vigilante près
du grand cerisier. L'ennui disparaît comme par en-
chantement. Il sait comment il doit employer son
temps ; il a le sentiment de jouer un rôle important.
Il n'est plus le petit garçon qui doit éviter de don-
ner du travail à ses parents, le petit garçon qui oc-
cupe tant bien que mal ses loisirs. Il est maintenant
le défenseur de la propriété commune qu'il a le de-
voir de protéger contre les atteintes d'autrui.

Justement, ce jour-là, Alfred trouve sous le ce-
risier une quantité de pierres, des débris de tuiles, des
branches brisées et des feuilles éparses. Sur les feuil-
les, les cerises écrasées laissent lentement couler leur
jus savoureux. Saas doute, ce sont les enfants de
l'école qui ont fait cela. Alfred n'en doute pas. Com-
me l'heure de la sortie des classes va bientôt sonner,
il est résolu à attendre; il veille. Perché sur le mur,
son grand fouet dans les mains, il ressemble à ces
vieux Suisses qui protégeaient autrefois, sur les
champs de bataille, la retraite des contingents obligés
de céder devant le nombre.

Mais il ne garde pas longtemps l'attitude belli-
queuse; bien qu'il soit fortement attaché au principe
de la propriété, il n'en est pas moins un bon petit
garçon qui ne cherche aucunement les querelles.

Des passants lui orient :

— Salut, Alfred, donne-moi des cerises !

Lui, pour toute réponse, fait un geste qui révèle
son impuissance; il voudrait bien en donner, il a beau
tendre les bras, il est encore trop petit pour saisir
les premiers fruits.

Pendant qu'Alfred joue avec le fouet de son papa,
le petit François — qui revient de l'école — s'arrête
sous le cerisier. Sans doute il attend le moment fa-
vorable pour jeter, contre les branches les plus rap-
prochées, le caillou qu'il pousse du bout de son sou-
lier. Mais, pour cela, il faudrait qu'Alfred s'en aille
et Alfred ne s'en va pas. Au contraire, il reste sur
son mur : véritable sentinelle devant les armes.

Alfred a son idée. Il connaît François depuis long-
temps pour s'être souvent querellé avec lui. Il devine
ses pensées, il voit son geste. Afin de lui faire com-
prendre qu'il doit, sans autre, poursuivre son chemin,
Alfred abaisse légèrement le grand fouet de son pa-
pa : l'extrémité de la lanière touche presque le petit
François qui, instinctivement, fait de la main un
geste de protection. Mais Alfred n'est pas méchant.
Il ne cherche pas à faire mal à François. « Ne com-
prends-tu pas, semble-t-il lui dire en soulevant et en
abaissant doucement le fouet, ne comprends-tu pas
que je ne veux pas te frapper. Passe ton chemin,
continue ta route, respecte la propriété d'autrui et il
ne t'arrivera aucun mal. »

Mais François ne veut rien comprendre. Alors le
fouet devient plus agressif, il s'agite, il va, il vient,
il se démène. Alfred est intransigeant, il connaît sa
responsabilité, il est propriétaire, il défend son bien.

Cependant François a pris le caillou dans sa main
et s'apprête à le lancer; aussitôt le fouet se met à
danser, et peut-être qu'il fait mal... Mais brusquement
le fouet tombe et Alfred se sent saisi à bras le corps.
Un poing vigoureux s'abat sur sa nuque et son corps
se trouve soudain replié sur un genou, bras en avant,
jambes pendantes. Alors une main largement ouverte
monte et descend plusieurs fois en s'abattant, lourde,
sur son fond de pantalon où il y a une large pièce
d'étoffe brune.

Et puis, après avoir reçu une magistrale fessée, Al-
fred se sent jeté de côté, sur le sol, tout près de son
fouet qu'il reconnaît. Et il voit, à travers ses larmes,
un grand garçon qui s'enfuit en escaladant le mur,
non sans avoir cependant saisi au passage une belle
branche du cerisier, un de ces fameux « mouchets »
tout couvert de fruits succulents... Ah ! il n'y a pas
à en douter, c'est bien lui, le frère du petit François.
Sur la route, un attroupement d'enfants s'est formé.
Alfred entend leurs cris, leurs quolibets et leurs ri-
res, et il se sent profondément humilié. En ce mo-
ment, il souffre comme jamais il n'a souffert.

— Ah ! pleure, pleure, petit Alfred; il fallait bien
qu'un jour tu apprennes à connaître la vie !

Jean des Sapins.

Levez-vous. — Un habitant de Bodzopolis sonne
à 1 heure du matin chez le docteur X :

— Est-ce bien ici ?

— Qui demandez-vous ?

— M. le docteur X.

— C'est moi.

— Vous devez venir le plus tôt possible chez Y,
rus de la Lenda, n° 14, 3^{me} étage. Mais prenez des
allumettes avec vous, parce que vous pourriez tom-
ber dans l'escalier.

— Qui y a-t-il de malade chez Y ?

— Lui-même.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis 15 jours.

— N'a-t-il pas encore eu le médecin ?

— Si, le docteur Z vient le voir tous les jours, mais
la nuit, il ne veut pas se lever... et comme vous l'ê-
tes déjà, vous...

COMMISSION

DES ARMOIRIES COMMUNALES

BIEN que ces lignes aient déjà paru dans la
plupart de nos journaux, nous croyons de-
voir les reproduire. Elles constituent en
quelque sorte un complément officiel des notices et
clichés que publie actuellement le *Conteur* et qu'il
doit à l'amabilité de son fidèle ami et collaborateur
Mérimé, très expert en l'art héraldique.

Nous abrégeons un peu.

« Un grand nombre de communes vaudoises se
préoccupent de remettre en honneur leurs anciennes
armoiries ou, si elles n'en retrouvent pas, d'en com-
poser de nouvelles. Ce mouvement est digne d'en-
couragement. Ces armoiries rappellent généralement
un souvenir historique intéressant la localité, et ser-
vent en même temps excellentment de motifs déco-